

Format de citation

Pettiau, Hérold : recension de : Isabelle Guyot-Bachy / Jean-Marie Moeglin (eds.), La naissance de la médiévisique. Les historiens et leurs sources en Europe (du XIXe au début du XXe siècle), Genève : Droz, 2012, dans : Hémécht. Zeitschrift für Luxemburger Geschichte, 2016, 2, p. 240-243, DOI: 10.15463/rec.648334882

Hémécht

Revue d'Histoire luxembourgeoise
Zeitschrift für Luxemburger Geschichte

copyright

Cet article peut être téléchargé et/ou imprimé à des fins privées.
Toute autre reproduction ou représentation, intégrale ou substantielle de son contenu, doit faire l'objet d'une autorisation (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

La naissance de la médiévisique. Les historiens et leurs sources en Europe (du XIXe au début du XXe siècle). Actes du colloque de Nancy, 8-10 novembre 2012. Études réunies par Isabelle GUYOT-BACHY & Jean-Marie MOEGLIN, Genève : Droz, 2015 (Hautes études médiévales et modernes, 107), X-550 p. ; ISBN : 978-2-600-01380-2 ; 61,99 €.

Ce volume fort de 25 contributions brosse un vaste tableau de la formation de la médiévisique dans le contexte de l'affirmation des Etats nationaux. Nous ne pourrions faire justice à l'ensemble des contributions et porterons notre attention sur celles qui nous paraissent comme les plus illustratives des grandes lignes qui ressortent de ce volume ou comme les plus intéressantes au niveau méthodologique.

Les essais sont regroupés en quatre parties. La première (*Une nouvelle histoire à l'échelle de l'Europe*) réunit une série d'études de cas au niveau national. Elle est complétée en deuxième et troisième parties (intitulées respectivement *Pratiques de l'histoire et travail de l'historien* et *Grandes entreprises érudites et figures d'historiens*) par des éclairages sur différentes entreprises et sociétés savantes d'envergure régionale, nationale voire internationale, ainsi que par des portraits d'historiens ayant marqué leur époque ou pouvant être considérés comme représentatifs d'un état de la médiévisique¹. Une quatrième partie (*Construire l'histoire entre rêve et instrumentalisation*) clôturera l'ouvrage².

L'Allemagne constitue une belle illustration des modalités de la professionnalisation du métier d'historien. Jean-Marie Moeglin rappelle que le statut de l'histoire évolue et y « remplace la théologie comme science royale guidant l'homme moderne » (p. 10). Les universités allemandes évoluent également : désormais institutions étatiques, elles fournissent un cadre au sein duquel sera définie la méthode historique, aidées en cela par la création de séminaires historiques. C'est enfin en Allemagne que s'élabore un canon de productions historiques, au niveau de la didactique de la méthode critique et surtout de l'édition des sources, dont la plus fameuse, les *Monumenta Germaniae Historica*, est traitée par Gerhard Schmitz. D'autres entreprises s'ajouteront, dont celle des *Chroniken der deutschen Städte*, sujet étudié par Dominique Adrian. Cette présentation du cas allemand trouve un contrepoint particulièrement intéressant dans celle de l'Angleterre par Jean-Philippe Genet. Le cas anglais est particulier : si la création de chaires universitaires témoigne du rôle grandissant accordé à l'histoire dans l'éducation au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, des institutions comme le British Museum et des sociétés d'édition de sources permirent aux antiquaires de continuer à contribuer à la médiévisique, au niveau de l'histoire locale et de l'édition des documents.

¹ Outre les articles analysés ci-dessous, signalons dans la partie II l'essai d'Odile Parsis-Barubé sur les sociétés d'antiquaires françaises, complété par celui de Julie Lauvernier sur l'archiviste dijonnais Garnier et par la présentation par Dominique Flon des historiens de la numismatique lorraine. Dans la partie III, Charles Victor Langlois est présenté par Xavier Hélary.

² Mentionnons les contributions très intéressantes de Jean El Gammal sur « Histoire, nation et politique » qui relativise l'importance de l'apport de la médiévisique au discours politique en France à la fin du XIX^e siècle et de Dominique Valérian sur Louis de Mas Latrie et l'histoire médiévale du Maghreb, intégrée à l'histoire européenne dans le contexte d'expansion coloniale, ainsi que celle de Jean-Michel Leniaud sur l'invention du monument gothique au XIX^e siècle.

Ces différentes dimensions s'observent à des degrés divers dans d'autres pays. La mise en place d'infrastructures de recherches s'ajoutant aux universités s'observe très tôt en Bohême, où, dès 1818, est fondé ce qui devint le Musée national et où est mise en place, en 1822, une bibliothèque relative à l'histoire nationale (Eloise Adde-Vomačka). En Belgique, c'est à la création du nouvel État (1830) que sont établies, outre la Bibliothèque royale et les Archives générales du Royaume, la Commission royale d'histoire pour publier des sources d'abord narratives et diplomatiques (Eric Bousmar). En France, l'École des Chartes est créée en 1821 afin de former du personnel compétent dans le traitement des archives. Sous la Monarchie de Juillet (1830-1848), le Comité des travaux historiques voit le jour sous l'impulsion du ministre-historien Guizot (Julie Lauvernier). En Italie, la fondation de l'Istituto storico italiano n'a lieu qu'en 1883 mais marque le début d'une période faste dans l'édition de sources qui durera jusque vers 1920, comme le rappelle Franco Francesci.

L'influence allemande se marque au niveau de l'enseignement de la méthode historique. Ainsi, Eric Bousmar souligne l'importance de l'installation des séminaires dans les universités de Liège, Gand, Bruxelles. Ce type d'enseignement existe également à Paris à l'École pratique des hautes études, où étudia le chartiste Auguste Molinier (étudié par Isabelle Guyot-Bachy). Les grands historiens belges actifs après 1880 (Godefroid Kurth, Léon Vanderkindere ou Henri Pirenne) sont tous passés par l'Allemagne, mais aussi par Paris. Le maître d'œuvre de l'édition tchèque, Joseph Emler, avait été formé à Vienne. Par ailleurs, différents projets d'éditions « nationales » portent la marque de l'influence des *Monumenta Germaniae Historica* (MGH), fondées en 1819. Ainsi, en Bohême, alors partie de l'empire austro-hongrois, où le travail d'édition de sources, commencé dans les années 1830, adopte une typologie distinguant les diplômes des sources juridiques et narratives. Une situation similaire est visible en Hongrie avec la publication, entre 1857 et 1918, des *Monumenta Hungariae Historica* (László Veszprémy) ou en Pologne, où, comme le précise Ryszard Grzesik, August Bielowski, poète et historien amateur, s'engage dans une entreprise d'édition de chroniques qu'il intitula *Monumenta Poloniae Historica*, et où sont publiés, à la fin du siècle, les *Fontes rerum Polonicarum in usum scholarum* dont le titre est le décalque d'une collection des MGH³. En Angleterre, Jean-Philippe Genet note l'influence de l'idéalisme allemand couplé à une attitude anti-française.

Ces influences n'empêchent que le développement de la médiévistique ne s'inscrive dans des cadres nationaux et participe de l'affirmation des États en construction. Des sources acquièrent un statut important et suscitent des débats, comme en Pologne la chronique due à un auteur anonyme dont l'identité et les origines ne font toujours pas consensus. En Hongrie également, plusieurs chartes et chroniques furent l'objet de débats passionnés, comme le rappelle László Veszprémy. La période voit aussi la production de véritables faux, comme en Bohême où des manuscrits sont forgés dans le but de démontrer l'antiquité de la langue tchèque

³ Dans la partie I, on trouvera encore la contribution de Denis Menjot et d'Agnès Magron, consacrée à la place de l'histoire médiévale dans les revues scientifiques espagnoles de 1871 à 1964, complétée avantageusement par l'analyse de la publication des documents des archives de la Couronne d'Aragon par Stéphane Péquignot dans la partie II.

ainsi que l'ancienneté de l'implantation de tribus slaves dans la région, comme le rappelle Eloïse Adde-Vomačka).

Les influences mutuelles n'empêchent pas des rivalités. Deux exemples parmi d'autres sont particulièrement parlants. En Belgique, Eric Bousmar souligne que la première chronique éditée par la Commission royale d'Histoire en 1834 par Jan-Frans Willems est la chronique en vers attribuée à Jan Van Heelu, relatant la bataille de Woeringen qui vit, en 1288, la victoire du duc Jean I^{er} de Brabant sur le comte Henri VI de Luxembourg et ses alliés. Pour les éditeurs, il s'agissait d'une première victoire d'un prince « belge » sur l'influence allemande. De manière quelque peu ironique, la chronique de Van Heelu fut également considérée au Luxembourg comme une épopée des Luxembourgeois par l'érudit Wurth-Paquet, qui s'occupait alors de l'établissement des registres des actes relatifs à l'histoire du comté⁴. En Bohême, Eloïse Adde montre comment l'étude du Moyen Âge accompagne le renouveau national tchèque dans le dernier quart du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e. Le Moyen Âge est vu comme une première apogée du pays, présenté comme une nation homogène dirigée par ses propres souverains et faisant face aux Allemands.

Le cas de l'historiographie messine, traité par Mireille Chazan, constitue un jeu d'échelle très révélateur des enjeux entre niveaux local, national et international⁵. L'importance de la cité de Metz et des sources de son histoire sont très tôt reconnues. Dès 1829, des sources sont éditées dans les *MGH*. Néanmoins, et jusque 1870, les rivalités scientifiques opposent surtout historiens messins et chartistes parisiens. Après la chute du second empire et l'annexion de Metz au Reich, l'enjeu devient politique. Sont alors édités des textes interprétés comme autant de préfigurations d'une lutte victorieuse contre des envahisseurs allemands, comme *La guerre de Metz en 1324*, en 1875. A Metz même, Georg Wolfram crée en 1888 la *Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde* qui comptera dans ses activités l'édition de sources, dont la chronique de Jacques d'Esch, dans les *Quellen zur lothringischen Geschichte*, mais cette fois dans le but d'ancrer dans le passé l'appartenance de Metz à l'empire.

La contribution de Laurence Buchholzer consacrée à l'histoire des ligues urbaines et de leurs sources s'inscrit dans le même contexte et s'avère particulièrement intéressante de par l'originalité de sa méthode. L'auteure analyse l'organisation du catalogue systématique ancien de la bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg de sa fondation en 1871 jusqu'en 1918, date du retour de Strasbourg à la France. Entre ces dates, la bibliothèque devint l'une des plus importantes de l'Allemagne et son catalogue permet d'analyser la politique d'acquisition et de cerner l'organisation du savoir et la culture bibliographique allemande. Elle y décèle une importante sous-division consacrée à l'histoire institutionnelle des villes, surtout allemandes, et dont environ un tiers des références concerne l'histoire des ligues urbaines. L'auteure relève l'apparition du terme *Bund* dans les ouvrages du XIX^e

⁴ L'accent porté sur l'édition des chartes se justifiait par l'absence de véritable source narrative portant sur les comtes de Luxembourg; voir Hérold PETTIAU, L'édition des chartes du Luxembourg : un état des lieux, in : *Hémecht* 60/3-4 (2008), p. 301-327, ici p.306.

⁵ L'article est complété par le portrait brossé par Catherine Guyon de l'abbé Chatton, érudit lorrain actif au début du XX^e siècle, une figure plus modeste mais néanmoins représentative de la sociologie des amateurs et praticiens de l'histoire au XIX^e siècle.

siècle, témoignant de l'apparition d'un thème d'étude qui témoignait, par assimilation sémantique, de l'influence exercée sur la recherche par l'évolution politique de l'Allemagne après la fin de l'ancien Empire germanique. Un contexte marqué par la création d'alliances diverses comme la confédération du Rhin (*Rheinbund* de 1806-1813) ou, en 1834, le Zollverein. L'usage du même terme pour désigner les ligues urbaines témoigne donc de la création d'une histoire « non seulement institutionnelle, mais encore institutionnalisante » (p. 436).

Evoquons enfin, parmi les portraits d'historiens⁶ qui émaillent ce volume, la contribution consacrée par Pit Péporté à la figure de Jean Schoetter (1823-1881) et à sa marque dans l'historiographie luxembourgeoise. Érudit, ayant entamé une formation de théologie à Luxembourg, puis de philosophie et lettres à l'Université de Louvain entre 1848 et 1851, Schoetter mena une carrière d'enseignant et publia des travaux sur l'histoire luxembourgeoise médiévale, commençant par les premiers comtes, puis par ce que l'on peut considérer comme étant la première biographie scientifique de Jean l'Aveugle, avant de travailler sur la Guerre de Trente Ans. Attaché à la citation des sources, mais moins connu que ses disciples, Arthur Herchen et Nicolas Van Werveke, il semble néanmoins avoir exercé une grande influence sur ses derniers, qui éditérent sa *Geschichte des Luxemburger Landes, nach den besten Quellen bearbeitet*, dans laquelle l'auteur voit une étape essentielle de l'émergence d'un récit national (p. 468). Pit Péporté se pose la question de savoir si l'on peut considérer Schoetter comme un médiéviste et, partant, si l'on ne peut remettre en question l'existence d'une médiévistique au XIX^e siècle. A priori, on peut répondre à la première question par la négative: ses intérêts le portaient jusqu'au XVII^e siècle et il travaille dans une perspective d'histoire nationale. En cela, les intérêts de Schoetter sont en effet finalement similaires à ceux d'historiens membres de sociétés savantes en France jusqu'aux environs de 1870, étudiés par Odile Parsis-Barubé, ou encore en Belgique, où c'est également à partir de 1870 que le Moyen Âge commence à acquérir une certaine autonomie en tant qu'époque bien distincte au sein d'une histoire nationale. De même, s'il n'y eut probablement pas de « médiévistes » au sens strict au XIX^e siècle au Luxembourg, Schoetter et ses émules contribuèrent fortement au développement de la connaissance du Moyen Âge.

Au total, nous avons un ouvrage des plus utiles, car nombre d'auteurs y dressent des synthèses monographiques bienvenues à différentes échelles : nationale, régionale, voire locale, consacrées à des entreprises éditoriales ou encore au niveau individuel. La force du volume réside selon nous dans cette juxtaposition d'échelles. Il aurait probablement mérité une conclusion un peu plus étoffée et systématique, faisant écho à l'essai introductif fouillé de Jean-Marie Moeglin, afin de mieux intégrer les apports divers tout en dégagant les perspectives nouvelles qu'il ne manquera pas d'ouvrir.

Hérolf Pettiau

⁶ Les femmes historiennes sont pratiquement absentes de ce volume. Relevons le cas d'Eileen Power, première femme médiéviste professionnelle d'Angleterre, qui fréquenta la Sorbonne et l'École des chartes en 1910-1911, ou ceux de Mary Ann Everett Green et des sœurs Strickland, mentionnées par Jean-Philippe Genet (p. 49, note 62 et p. 52). Sur les implications de la masculinité de la discipline historique en Allemagne, voir le livre récent de Falko Schnicke, *Die männliche Disziplin. Zur Vergeschlechtlichung der deutschen Geschichtswissenschaft 1780-1900*, Göttingen 2015.